
Au bercail d'Assaf Inbari

Ziva Avran et Arlette Pierrot



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tsafon/6396>

DOI : 10.4000/tsafon.6396

ISSN : 2609-6420

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 169 – 178

ISBN : 1149-6630

ISSN : 1149-6630

Référence électronique

Ziva Avran et Arlette Pierrot, « *Au bercail d'Assaf Inbari* », *Tsafon* [En ligne], 70 | 2015, mis en ligne le 01 avril 2023, consulté le 05 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/tsafon/6396> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tsafon.6396>

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Édition : Traduction

Au bercail
Assaf Inbari

Traduit par Ziva Avran et Arlette Pierrot*

L'auteur et son œuvre¹

Essayiste et romancier, spécialiste de littérature hébraïque, Assaf Inbari est né en 1968 à Afikim, situé dans la vallée du Jourdain. Comptant parmi les premiers grands kibbutzim, Afikim illustre, de par son évolution, la grande aventure du modèle de vie communautaire conçu et forgé au sein du mouvement sioniste. En 1986, Aryeh Offir², autre natif d'Afikim, décrit cette concomitance dans un ouvrage socio-historique augmenté de nombreux documents iconographiques (684 p.)³. À l'instar de son prédécesseur, Inbari propose lui aussi un récit emblématique où l'histoire d'un kibbutz reflète immanquablement celle du kibbutz. En dépit de ses modestes dimensions (276 p.), l'aventure relatée par Inbari s'étend depuis le début du XX^e siècle, avec la prise de conscience idéologique des pères fondateurs, et s'achève dans les années 1980 avec l'amorce du processus de privatisation.

* Ziva Avran : Université Charles de Gaulle – Lille 3. Arlette Pierrot : traductrice décédée en juillet 2014, cette publication lui rend hommage.

¹ Titre original – *Habaïta*, éd. Yedioth Ahronoth/Hemed, Israël, 2009.

² Mentionné dans le texte ci-dessous.

³ Titre original – *Afikim, darko shel kibbutz (Afikim, le cheminement d'un kibbutz)*, Am oved, 1986.

S'inscrivant dans une mouvance générale⁴ qui remet en question les valeurs du collectivisme et ses applications, *Au bercail* ne ressemble à aucun ouvrage publié avant ou après, qu'il soit littéraire ou non. Le narrateur, qui emploie rarement la première personne⁵, juxtapose les faits dans une démarche objective poussée à l'extrême : il situe sur le même plan événements tragiques et incidents anodins sans jamais moduler la tonalité du récit. La dimension dramatique, tout comme la critique, surgit souvent d'une simple apposition et repose sur le non-dit. Quant à l'ironie, particulièrement mordante, elle résulte d'un décalage permanent entre le discours officiel et le discours officieux, entre l'idéal déclaré et sa réalisation.

Ancré dans une réalité historique, nourri de faits puisés dans les archives et les souvenirs – ceux des anciens et ceux de l'auteur – *Au bercail* ne contient aucun élément fictionnel. Il s'agit pourtant d'une œuvre littéraire à part entière, car le style et la composition sont à la fois vecteurs incontournables d'un débat idéologique et l'essence même de ce texte⁶.

⁴ Parmi les premières œuvres qui dénoncent le système trop rigide du kibbutz, on mentionnera les nouvelles d'Amos Oz « Ainsi va le vent », « Nomades et vipère » publiés dans son recueil *Les Terres du chacal* en 1965. Cette tendance s'accroît ostensiblement à partir des années 1980. Voir Rina Cohen-Muller, « Des enfants des kibbutzim prennent la parole ». [http://www.academia.edu/1203725/ Des enfants des kibboutzim prennent la parole in Cahiers du juda%C3%AFme d%C3%A9cembre 2011 n 33](http://www.academia.edu/1203725/Des_enfants_des_kibboutzim_prennent_la_parole_in_Cahiers_du_juda%C3%AFme_d%C3%A9cembre_2011_n_33).

⁵ Contrairement à Yaël Neeman, elle aussi native du kibbutz (1960) qui opte pour la première personne du pluriel dans *Nous étions l'avenir*, traduit par Rosette Azoulay et Rosie Pinhas-Delpuech, Arles, Actes Sud, 2015 (paru en Israël en 2011).

⁶ L'artiste vidéo Oded Hirsch, lui aussi natif d'Afikim, opte pour une démarche similaire, notamment dans ses œuvres inspirées du texte d'Assaf Inbari. Voir <http://www.haaretz.co.il/magazine/1.1780167> (en hébreu).

Au bercail

(extrait)⁷

Eliq Shomroni quitta ses fonctions de chef du département du *NaHaL*⁸ au ministère de la Défense, rentra chez lui et fut élu secrétaire du kibbutz. En accueillant les soldats libérés, de retour au bercail, Eliq s'adressa à l'assemblée réunie à cette occasion : « Honte à un mouvement sans lendemain, honte à un mouvement qui cède à la fatigue, à la routine, à l'inertie, à la mauvaise habitude devenue une seconde nature. Honte à sa sclérose, à son vieillissement. Nous devons livrer un nouvel assaut pionnier pour défendre les principes de la nation et de l'État. L'armée vous offre de nombreuses occasions pour accomplir votre mission dans l'éducation de jeunes immigrés, dans la conquête du Néguev et la défense du pays. À présent, ayant terminé votre service militaire, allez-vous vous terrer dans vos chambres, ou bien sortirez-vous accomplir votre devoir au nom de notre foyer commun ? Avant la création de l'État, l'intérêt national et l'idéal du kibbutz ne faisaient qu'un. Le kibbutz peut et doit être – et son existence en dépend – un instrument au service de la grande entreprise de l'immigration et du peuplement de cette terre. Un groupe isolé, à l'écart, soucieux de maintenir l'égalité et la justice entre ses membres sans lien avec les souffrances de toute la nation, ne survivrait pas longtemps. Le peuple a besoin de l'image d'un pionnier bâtisseur et combattant. Le choix est entre vos mains : vous terrer ou entreprendre de grandes œuvres ».

Vers la fin de son mandat, les camarades vétérans essayèrent de prévoir la nouvelle mission dans laquelle il se lancerait prochainement, ou, comme l'avait formulé Haïm Yeini : « Quels hauts faits entreprendrait-il pendant que nous nous terrerons dans notre travail ».

Le Jour de l'Indépendance, Eliq, âgé de quarante-cinq ans, prononça le discours de fin de mandat. « Cet État ne doit pas son existence aux miracles », proclama-t-il depuis les tréteaux qui servaient d'estrade et le haut-parleur mal branché émit un hurlement. « Cet État n'a pas été édifié par miracle et ce n'est pas par miracle – gravons le dans

⁷ L'extrait comporte trois chapitres particulièrement révélateurs du style et du contenu de l'ouvrage (chap. 50 -52, pp. 171-180).

⁸ Acronyme de *Noa'r Halutzi Lohem, Jeunesse Pionnière Combattante*. Brigade créée en 1948 par David Ben Gurion. Faisant partie de l'armée régulière, ses membres contribuent également à la création des kibboutzim et de colonies agricoles.

notre cœur – que nous assurerons son existence au cours des années à venir. Notre peuple a perdu pendant deux mille ans d'exil le goût de l'indépendance et de l'autonomie, il a attendu du Ciel délivrance et miracles. Notre génération s'est révoltée contre le fatalisme juif traditionnel, elle est revenue à l'histoire et a changé d'orientation. Non, camarades, enfants du kibbutz et jeunes combattants : l'État ne doit pas son existence aux miracles. Mais après la grandeur voici le marasme. À présent nous savons ce qu'ont su avant nous tous les mouvements de libération nationale : la véritable mise à l'épreuve de toute révolution n'est pas son déclenchement, mais le maintien rigoureux de ses résultats. Y aurait-il un renouveau du mouvement pionnier ? Réduirions-nous notre dépendance de l'aide extérieure ? Saurons-nous édifier un seul peuple à partir de ce mélange de communautés et de tribus rassemblées ici des quatre coins du monde ? Ferons-nous tout ce qui nous incombe pour sauver au moins la deuxième génération qui grandit sur cette terre de la morsure de l'ignorance, du primitivisme et de la haine communautaire, pour opérer une parfaite fusion culturelle et sociale ? Le kibbutz servirait-il d'exemple à tout un peuple ? »

« Gusti Gusti, tête de pioche ! »

Le cri de Gusti Gustman qui avait probablement reçu une décharge électrique en rebranchant le haut-parleur sous l'estrade interrompit la kyrielle de questions posées par l'orateur.

Le jour de l'Indépendance, on avait organisé une exhibition de gymnastique et un tournoi de hand-ball à la Maison d'Ithamar. Devant le bâtiment, on avait inauguré une piste de course, incluant un terrain pour le saut en longueur. Clara Galili et Tzvi Brenner se regardèrent, esquissant avec les doigts l'âge de l'État en souvenir de la phrase « Pourvu qu'il existe – même s'il ne tient que quinze jours ». Gotel et Gusti surveillaient les équipements installés dans l'aire de jeux, mais une nouvelle piscine, olympique, qui remplaçait la mare poussiéreuse derrière l'étable, était la principale attraction de ces festivités. Les enfants y sautèrent le Jour de l'Indépendance et n'en sortirent qu'au milieu de l'été pour se rendre, accompagnés par la monitrice inflexible Aliza Porat à la colonie de vacances de Kefar Gallim, non loin de l'endroit où était tombé le fils aîné du kibbutz.

« Chers Nouki et Yossi », écrivit Mola Zaharhari, âgé de quarante-neuf ans, à sa fille de douze ans et son fils de six ans qui se trouvaient au camp de vacances, « maman et moi partons demain au kibbutz Ma'agan Michaël. Une grande manifestation y commémorera le dixième

anniversaire de la mort du parachutiste Peretz Goldstein. Comme vous le savez, Peretz était mon élève de la quatrième promotion. Maman et moi ainsi que d'autres camarades n'avons pas oublié qu'il avait été désigné par nous tous – membres du kibbutz et ses amis de promotion – pour aller au combat.

Quant à la manifestation, nous vous la raconterons en détail. Au revoir, mes mignons. Bonjour à Aliza et aux autres enfants. Yossi, quand tu écris, évite de tourner le crayon vers ton ventre, car tu risques de te chatouiller le nombril. Et toi, Nouki, évite de tourner la tête à droite ou à gauche, et ne tire pas la langue. Mais peut-être ne le fais-tu pas du tout, alors c'est tant mieux. Bien à vous, papa ».

Le lendemain, Mola et Rachel Zaharhari étaient installés au bord du lac de Tibériade, au premier rang des invités, avec, à leur gauche, Eliq Shomroni, venu sans Vera. Amusée, Rachel lui parla d'une réception pour les vingt ans de l'*A'liyat Ha-Noa'r*⁹ organisée récemment chez le Président de l'État. Elle y avait accompagné Mola, mais en entrant avait constaté que tous les invités étaient venus sans leurs femmes.

« On vous a fait des remarques à ce sujet ? ».

« Ils n'en ont pas eu le temps. À quiconque nous abordait, Mola annonçait aussitôt : Moi, je ne vais nulle part sans ma femme ».

Elle tenait sur ses genoux un bouquet de fleurs qui ressemblait à une bouée de sauvetage et, tandis qu'elle plaisantait avec Eliq, Mola autorisa deux invités à occuper, à sa droite, les deux places réservées à Lassia et Clara. Arrivés quelques minutes après le début de cérémonie, le couple dut s'installer au dernier rang. Un petit avion piqua au-dessus d'eux et lança un message avec les vœux du Président. L'avion les aveuglait et ceux qui ne s'étaient pas voilé les yeux applaudirent. L'avion piqua en dessinant un angle aigu, Lassia agrippa la main de Clara, et l'avion s'écrasa sur le premier rang. Mola, Rachel, Eliq et quatorze autres invités furent tués sur le coup.

Le lendemain, la lettre de Mola arriva à Kefar Gallim. Nourith Zaharhari lut le badinage à Yossi et rédigea pour tous deux une réponse amusante qu'elle transmit à Aliza Porat. Celle-ci ne révéla rien à Nourith, ni en lui donnant le courrier ni en prenant la réponse.

⁹ Organisme responsable de l'immigration d'adolescents venant sans leur famille (depuis 1933).

Gershom Zaharhrari, le frère aîné, entendit parler de la catastrophe à la radio tandis qu'il réparait un command-car à la base militaire où il faisait son service. Quand Nourith et Yossi revinrent du camp de vacances, personne ne les informa de l'accident. Tout le monde supposait qu'ils comprendraient spontanément. Ils comprirent que papa et maman n'étaient pas à la maison. Vera Shomroni, en revanche, apprit à ses trois filles au retour du camp pourquoi papa n'était pas là. Mais aucune nourrice, aucune maîtresse, aucune Aliza Porat n'en parla avec elles au cours des semaines et des mois qui suivirent.

Les camarades entraient dans le réfectoire le dos raide comme Lonja Geler, s'attablaient en silence, et mangeaient sans parler. Cette année-là, aucune fête, le Jour de l'Indépendance y compris, ne fut célébrée, on se contenta de les mentionner. Les anniversaires, y compris celui du kibbutz, ne furent ni célébrés ni mentionnés. On n'organisait pas de mariages, on ne projetait pas de films, l'atelier dramatique de Mola était mort avec lui. On avait réduit la cérémonie de shabbat, établi par le défunt à l'époque de *Hatsar Kineret*¹⁰, à l'allumage silencieux des bougies dans le réfectoire. Mais à présent, on en allumait trois, deux pour shabbat et une pour commémorer les morts.

Durant l'année de deuil, les assemblées se déroulèrent dans une totale inertie. Les participants y étaient peu nombreux, et les rares intervenants n'étaient guère plus bavards que pendant les repas. Deux affaires importantes y furent cependant débattues : les nominations des rédacteurs devant coordonner les livres de souvenirs – Aryeh Offir pour celui d'Eliq, Yossef Ouppin et Mordechaï Dekel pour celui de Mola et de Rachel.

Aryeh Offir était fasciné par les archives d'Eliq Shomroni qu'on lui avait confiées : trésor inépuisable de discours sur le mouvement pionnier des Éclaireurs, leurs activités en Lituanie et en Lettonie, leurs premiers pas sur la terre d'Israël, la scission, la formation de moniteurs envoyés en mission en Europe, le *GaDNa*¹¹, le *NaHal*, la commission chargée de gérer la vie sociale du kibbutz, la main d'œuvre salariée, etc. sans oublier le trésor inestimable de photos du défunt en compagnie de Ben Gurion, des dirigeants de l'Agence juive, du secrétaire général de la *Histadruth*¹² ou du chef d'état-major, lors d'une visite dans une base d'artilleurs ou une colonie fraîchement établie.

¹⁰ Une ferme où les fondateurs s'étaient initiés au travail agricole.

¹¹ Entraînement préparatoire au service militaire.

¹² Fédération générale des travailleurs créée en 1920.

L'héritage de Mola Zaharhari ne contenait ni discours, ni photos avec Ben Gurion ou quelque autre personnalité. Mola ne laissait derrière lui que des notes sur le déroulement des fêtes et un nombre impressionnant de saynètes, de chansons, de plaisanteries, de poèmes ainsi que des affiches du temps de *Hatsar Kinereth*, des lettres à ses enfants, à ses élèves ou aux jeunes immigrants intégrés au kibbutz.

Aryeh Offir obtint de Ben Gurion une préface pour le livre d'Eliq et ne demanda aucune contribution à personne, pas même à Vera. Puisque le livre ne contenait que des dizaines de discours et les photos les plus précieuses sélectionnées par Offir, le volume faisait à peine quatre cents pages. Chaque membre du kibbutz en reçut un exemplaire, le feuilleta, lut la préface de Ben Gurion, grimpa sur une chaise et compléta l'étagère des livres fondamentaux.

Yossef Ouppin et Mordechaï Dekel associèrent de nombreux camarades au livre de Mola et Rachel. Outre un choix de documents et un recueil de vingt-cinq pièces de théâtre écrites, adaptées ou traduites, mises en scène par Mola au cours des vingt-cinq années de l'atelier dramatique, le livre contenait les souvenirs de neuf de ses compagnons (à commencer par Lassia Galili qui rédigea un long essai érudit) et quatre des anciens élèves des deux époux. En outre, les rédacteurs réussirent à dénicher les mémoires de deux anciens camarades qui, trente ans auparavant, avaient fait partie avec Mola du « Bataillon de la mer » sur les rives du Yarqon¹³ – Mithia Greben le *muzikant* et le capitaine Loup de mer. Greben avait écrit que Mola « vouait un grand amour à l'univers », et que « grâce à lui plus d'une fois le maigre repas s'achevait dans la joie et le chant ». Loup de mer avait noté : « En général Mola était lent, taciturne et visionnaire, homme de l'effort et de l'humour ». Les vétérans qui lisaient les souvenirs de Greben et Volodia avaient la gorge serrée : leurs quatre camarades leur manquaient. Des dessins au crayon de Léo Roth et Arontchik Giladi illustraient le livre.

Au sud-ouest du kibbutz, en face de la Maison d'Ithamar, on posa, le jour d'anniversaire de la catastrophe, la première pierre de la « Maison de Mola et Rachel », destinée aux jeunes immigrants, et au nord-est du kibbutz, près du « Vatikan », le quartier des anciens¹⁴, la première pierre du Centre culturel en souvenir d'Eliq. Lors de l'inauguration de la maison de Mola et Rachel, la lourde Thyia Gilboa entourée de ses deux fils, Ido et Zely, lut d'une voix profonde et mâle la feuille qu'elle avait en

¹³ Un cours d'eau aux alentours de Tel-Aviv.

¹⁴ Jeu de mots entre « Vatikan » et « *vatikim* » qui signifie « anciens » en hébreu.

main : « On a arraché Mola à la bêche et au marteau pour le vouer à l'éducation, tâche difficile qu'il n'aurait pu accomplir sans le soutien et l'aide de Rachel. Cet établissement porte le nom de Mola, le père qui désirait voir ces enfants bien-aimés devenir des hommes débordant d'amour, pour l'humanité, le peuple et la patrie, des hommes à l'esprit fort et foisonnant, entièrement dévoués à leur mission ; il porte aussi le nom de Rachel, la mère, dont le cœur était rempli de compassion, toujours à l'écoute des joies et de peines des adolescents. Une fois bâtie, ce lieu deviendra un monument vivant pour nos chers disparus, dont la vie a été tranchée au même moment lors de la manifestation aérienne à la mémoire de Peretz, leur élève ». Et lorsqu'on posa la première pierre de la Maison d'Eliq, Aryeh Offir lut l'importante préface de Ben Gurion.

À la deuxième commémoration, les maisons d'Eliq et de Mola (personne ne disait « la maison de Mola et Rachel »), étaient achevées ; on inaugura les deux bâtiments en présence de Ben Gurion et de Lonia Geler, venus spécialement de Jérusalem. Les enfants de Mola et Rachel ainsi que les filles d'Eliq attendaient toujours que quelqu'un leur parle de leurs parents.

À cinquante ans, à la fin de leur mandat à la Knesset et au ministère de la Défense, Lonia Geler et Yonia Israeli rentrèrent au bercail. Ils savaient diriger, et ne savaient faire que cela ; ils récidivèrent donc en dirigeant le kibbutz. Comme l'avait expliqué Eliq dans le bulletin conçu par Mola, « La plupart de nos camarades sont inaptes au travail, quelle que soit la fonction. Les années passent, mais la réserve de fonctionnaires qu'on avait arrachés il y a bien longtemps à l'effort physique pour les atteler au joug de l'activité publique reste immuable. Dans un kibbutz important comme le nôtre, le secrétaire n'a pas le temps de se consacrer à ce type de travaux (sauf quand il doit assurer, le shabbat, le service dans la cuisine ou la salle à manger). Mais il n'est pas le seul. Les responsables des différents secteurs, les camarades chargés des emplois du temps ou les magasiniers sont aussi indisponibles que lui ».

L'exécutif du kibbutz, composé théoriquement de membres de la Maison Blanche et des présidents des commissions, était constitué en réalité de quelques vétérans qui travaillaient en binômes : Lonia Geler et Yonia Israeli géraient le budget, Mithya Kritzman et Dossia Qorin s'occupaient de Quelet, l'usine de contreplaqués, Aryeh Offir, l'historien

de la maison, et Israel Hoffesh, l'archiviste depuis la mort de Mola, se chargeaient de la mémoire, elle-même organisée par binômes : Illiya et Ghitta, Veingit et Douidiq, Mola et Eliq, Ithamar avec la faux et l'Égyptien avec la faucille.

Sous la direction de Lonia et Yonia les assemblées renaissaient. Durant les deux années écoulées depuis la catastrophe à Ma'agan Michaël on n'y avait posé aucune question personnelle ou de principe valant une discussion, mais à présent, les deux responsables soulevaient un problème de la plus grande importance qui déchaînait les esprits : les droits de certains membres du kibbutz aux réparations attribuées par l'Allemagne. Des dizaines de camarades étaient inscrits sur les listes des bénéficiaires des indemnités versées par le gouvernement allemand aux victimes du troisième Reich, portant ainsi atteinte au principe de l'égalité – le concept fondamental du kibbutz. Les vétérans russes, cinquantenaires, avaient averti les trentenaires, rescapés des camps : le jour où un membre recevrait une enveloppe avec de l'argent et ne la transmettrait pas au secrétariat sonnerait le glas de l'idéal communautaire. Arké Eniksht, Matès Markel et quelques rescapés qui avaient cumulé dix ans d'ancienneté sans avoir pris une seule fois la parole, criaient maintenant haut et fort les matricules bleus qu'ils avaient sur le bras et menaçaient de s'en aller. Au terme d'une série d'assemblées bouillonnantes, on décida d'inscrire le règlement suivant : « Le camarade qui reçoit les réparations attribuées par l'Allemagne est autorisé à jouir d'une partie de la somme pour satisfaire un souhait personnel. Cette permission lui sera accordée pour un usage unique. Quant à l'importance de la somme et à l'objet de la dépense, une commission mandatée en décidera après un entretien avec le camarade concerné ».

Une fois apaisée, la question des réparations céda le pas à une nouvelle affaire litigieuse, inscrite elle aussi à l'ordre du jour. On s'aperçut que certains membres du kibbutz échangeaient entre eux des meubles. Essentiellement des canapés. Lonia traita la chose de « contrebande » et au terme d'une série d'assemblées agitées on décida d'établir le règlement suivant : un camarade recevant un cadeau de l'étranger doit le remettre au secrétariat, « toute initiative privée destinée à rehausser le niveau de vie est interdite ; seul sera recevable un canapé attribué officiellement par la commission pour l'amélioration de l'habitat ». En lisant cet article, Clara se souvint de sa grand-mère qui la couchait sur un canapé, tourné contre le mur, elle enveloppait sa petite-fille de coussins pour créer un petit monde protégé, jusqu'au jour où,

penchée sur elle par derrière, elle lui raconta que son fils aîné avait été tué sous ses yeux lors des pogromes.

Autre question importante inscrite à l'ordre du jour : la réduction du nombre de chiens au kibbutz. Les rescapés de la Shoah, auteurs de cette proposition, estimaient qu'il en rôdait beaucoup trop, mais Jora Shinanski leur répondit qu'à l'inverse des Juifs, les Israéliens n'avaient pas peur des chiens. La proposition fut repoussée au vote, et avant de lever la séance le président de la commission sociale, se dressa et lut publiquement le message suivant : « Lors d'une réunion de mise au point qui s'est tenue devant la commission des affaires sociales, Berta a présenté ses excuses à Minka pour les termes offensants qu'elle avait utilisés à son égard. Minka a accepté ces excuses ».

Entre le kibbutz et le Yarmukh à l'est, on avait planté des douaniers de bananiers, d'oliviers, de vignes, et d'avocatiers, on avait bâti un hangar d'emballage et coulé des canaux de béton pour renforcer l'aqueduc. Entre le kibbutz et le Jourdain à l'ouest, on avait construit un local pour la maturation des dattes. Au sud, on avait établi des ruches dans un verger et on faisait remonter les poissons des viviers au moyen d'un mécanisme élévateur inventé par Elie Peless. Dans le poulailler, six mille poules picoraient du sorgho des batteries d'aluminium remplies par Hava Lapid. Près du silo, on avait érigé une grande et une petite grange à foin : la grande, pour l'étable, et la petite pour l'écurie. On avait décidé d'arracher les pommiers qui ne convenaient pas au climat de la vallée du Jourdain et que les fondateurs du kibbutz avaient plantés seulement parce que les Russes avaient l'habitude de tremper un quartier de pomme dans leur thé. On arracha aussi la plantation d'orangers pour se concentrer sur la culture des pamplemoussiers, car l'orange est trop capricieuse pour la terre récalcitrante de la vallée. On proclama la fermeture de la bergerie, un secteur romantique peu rentable.

Leo déplora la fermeture de la bergerie, et dans son dos on disait qu'il versait des larmes de crocodile, car jusqu'alors il travaillait encore un peu d'une façon ou d'une autre ; désormais il ne lui restait plus que le dessin. Ceux qui le disaient avaient raison, mais pas entièrement. Certes, après la fermeture de la bergerie, on n'avait affecté Léo à aucune activité, mais il servait à tour de rôle de tueur de rats, de cireur de meubles et de gardien de nuit sous le commandement de Luba Golani, qui officiait en tant que chef du secteur depuis la mort d'Ithamar.